

L'auteur d'« Ariel » en France avant 1917

In: Bulletin Hispanique. Tome 73, N°1-2, 1971. pp. 11-30.

Citer ce document / Cite this document :

Salomon Noël. L'auteur d'« Ariel » en France avant 1917. In: Bulletin Hispanique. Tome 73, N°1-2, 1971. pp. 11-30.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1971_num_73_1_4033

L'AUTEUR D' « ARIEL » EN FRANCE AVANT 1917

Ariel, de José Enrique Rodó, a été inscrit au programme de l'agrégation d'espagnol pour le concours de 1971. C'est dire que dans toutes les Universités françaises, de novembre 1970 à juin 1971, des professeurs et étudiants français ont étudié patiemment l'œuvre la plus célèbre de l'auteur uruguayen. C'est un juste hommage que l'hispanisme français a rendu ainsi, en son entier, au maître penseur de tout un continent, l'année du centenaire de sa naissance¹. Mais la France n'a pas attendu cette date pour l'honorer, puisque à Paris existe un buste puissant et sobre de l'écrivain uruguayen avec, sur le socle, cette simple inscription à l'adresse du passant : « José Enrique Rodó, prosateur, 1871-1917. » Du coup, on peut légitimement se poser la question de savoir quand et comment *Ariel* parvint à la connaissance des hispanistes et des étudiants français. Comme on va le voir, l'intérêt des hispanistes de notre pays pour *Ariel* et pour son auteur n'est pas une nouveauté. Il correspond à une tradition. Notre propos est de fournir quelques éléments sur les origines de ladite tradition en nous fondant principalement sur des lettres conservées à l'*Archivo Rodó* de la Bibliothèque nationale de l'Uruguay à Montevideo².

1. Alberto Zum Felde, in *Proceso intelectual del Uruguay*, Ed. Claridad, Montevideo, 1941, p. 225, place la naissance de Rodó en 1872. D'autres critiques l'ont répété. Roberto Ibáñez, en présentant à l'exposition *Originales y documentos de José Enrique Rodó* (Teatro Solís, Montevideo, 19 décembre 1947) l'acte de baptême de l'écrivain (5 octobre 1871), a fourni une pièce décisive : c'est bien en 1871 que Rodó est né. Une source de l'erreur est, semble-t-il, dans Hugo D. Barbajelata y Ventura García Calderón, *Revue hispanique*, Paris-New York, t. 40, 1917, p. 485.

2. Nous tenons à remercier M. Trillo País, directeur de la Bibliothèque nationale, et M. Arturo Sergio Visca, directeur du Departamento de Investigaciones, qui nous ont offert toutes facilités pour consulter les documents de l'*Archivo Rodó*. Sans M. Arturo Sergio Visca et ses dévoués collaborateurs nous n'aurions pas pu entreprendre cette étude.

* * *

Si l'on considère l'accueil que reçut *Ariel* en Amérique latine immédiatement après sa publication, on peut penser que dans la colonie latino-américaine de Paris, très active intellectuellement et toujours aux aguets, le livre-manifeste fut connu assez tôt, entre 1900 et 1905. Dans le capitale française se trouvaient alors, parmi d'autres Hispano-Américains : le Guatémaltèque Enrique Gómez Carrillo, qui fut le guide de Rubén Darío lorsque celui-ci passa par la France³ ; le Cubain Enrique Pineyro, critique très apprécié par son ami l'hispaniste français Morel-Fatio (ils avaient fait connaissance chez le poète franco-cubain José María de Heredia)⁴ ; le Cubain Emilio Bobadilla, qui vécut à Paris de 1895 à 1909 et qui, dans son roman *A fuego lento* (Barcelone, 1903), a décrit la vie des Hispano-Américains sur les bords de la Seine ; le poète argentin Angel Estrada⁵, qui envoyait des chroniques à Buenos Aires (l'une, qui parut dans *El Diario de Buenos Aires* du 5 octobre 1905, concerne José María de Heredia). Si l'on en croit le témoignage de Rubén Darío, il était difficile à ces Hispano-Américains de pénétrer dans le monde littéraire parisien (cf. *La Caravana pasa*, in *Obras Completas*, III, p. 766). Mais Paris disposait alors de deux puissantes maisons d'édition en langue espagnole : *Garnier Hermanos* et *Bouret*, autour desquelles gravitaient plusieurs intellectuels d'Espagne et d'Amérique. Il serait bien étonnant que dans ces milieux on n'ait pas eu connaissance assez tôt d'une œuvre comme celle de Rodó qui avait tant de retentissement en Amérique. Néanmoins, ainsi que l'attestent de nombreuses lettres conservées à l'*Archivo Rodó* de la Bibliothèque nationale de Montevideo (dues notamment à la plume d'Hugo D. Barbagelata), c'est seulement à partir de 1909 qu'une maison parisienne, mue bien entendu par l'intérêt, envisagea d'imprimer Rodó qui venait de publier les *Motivos*

3. Cf. Enrique Gómez Carrillo, *Sensaciones de París*, Paris, Garnier, 1900.

4. Enrique Pineyro devait mourir en 1901.

5. C'est au Mexicain Genaro Estrada que Rodó envoya les *Motivos de Proteo* en 1909, ainsi que l'atteste la lettre que celui-ci lui expédia de Soissons le 30 juin 1909 (cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser II*, *Un* : 54).

de Proteo. Cette année-là, en effet, la *Sociedad de Ediciones Literarias y Artísticas — Librería Paul Ollendorff*, qui avait affirmé sa vocation hispanique depuis 1905⁶, s'intéressa à l'écrivain uruguayen.

Dans ces conditions, le *Bulletin hispanique*, publié à Bordeaux, peut revendiquer comme un titre de gloire d'avoir été vraisemblablement le premier à mentionner le nom de Rodó en France. Mais cela, il le fit avant même la publication d'*Ariel*. Le tome I de la revue, en 1899, contenait en effet une liste des membres d'une *Société de correspondance hispanique*, animée fondamentalement par Georges Cirot, l'un des fondateurs de la revue. Le nom de José Enrique Rodó y figure au milieu de nombreux noms de Français, ou d'Espagnols, ou de Portugais, comme unique correspondant à Montevideo et pour toute l'Amérique. La mention que l'on peut lire page VII du tome I, 1899, de la revue, est la suivante :

Montevideo, Sr. D. José Enrique Rodó, catedrático de literatura en la Universidad, Calle Pérez Castellanos 120.

Le but de la *Société de correspondance hispanique* était non seulement d'accueillir pour la revue des études et chroniques savantes concernant l'histoire et la littérature de tous les pays de langues espagnole ou portugaise (ce que continue à faire, soixante et onze ans après, le *Bulletin hispanique*), mais aussi de recevoir des livres et autres publications⁷. On peut donc supposer que Rodó, très attentif à faire connaître *Ariel* dans toute l'Amérique et en Espagne, fit l'hommage de son livre,

6. Sur cette société, voir Jean-François Botrel, *La sociedad de ediciones literarias y artisticas Paul Ollendorff* (contribution à l'édition de langue espagnole à Paris au début du xx^e siècle), Équipe de sociologie du Livre de langue espagnole, Bordeaux-Talence, 1970.

7. Cf. *Bulletin hispanique*, t. I, 1899, p. VII : « La Sociedad no exige cuota alguna a los Señores Correspondientes. No les pide sino que sean sus colaboradores. Acogerá con placer cuantos datos se le comuniquen relativos a descubrimientos y trabajos de todas clases, concernientes a la arqueología, la historia, y al arte de Portugal y de los países de lengua española o portuguesa. Estas comunicaciones se insertarán regularmente en el *Bulletin hispanique*. La Sociedad estimará especialmente que los Señores correspondientes le indiquen todas las Sociedades, Academias arqueológicas, literarias o artísticas, Revistas y publicaciones que conozcan y que le envíen libros, mapas, fotografías, dibujos, calcos de lápidas y monedas, recortes de periódicos con sus observaciones sobre el particular que contengan, y en fin cuanto pueda contribuir al más completo éxito de sus estudios. »

dès 1900, à la *Société de correspondance hispanique*. Georges Cirot lut-il alors le livre? Nous ne pouvons l'affirmer, n'ayant pas retrouvé l'édition première d'*Ariel* dans le fonds Cirot de la Bibliothèque de l'Institut d'Études ibériques et ibéro-américaines de l'Université de Bordeaux. Elle ne figure pas non plus dans les listes d'ouvrages reçus publiées par le *Bulletin hispanique* en 1900-1901. Mais il est sûr que Georges Cirot lut *Ariel*, à ce moment-là ou plus tard, car il nous le dit lui-même dans un compte rendu publié en 1940 où, après avoir rappelé précisément que le nom de Rodó figure dans la liste des membres de la *Société de correspondance hispanique* publiée en 1899, il écrivait :

Rodó... tient une grande place dans l'histoire de l'idéologie sud-américaine... J'avais lu deux des trois petits volumes de *La vida nueva* : *El que vendrá*, *La novela nueva*, qui constituent le premier (1897) ; *Ariel*, qui fait le troisième (1900)...⁸.

En tout état de cause, nous pouvons affirmer qu'en 1908 au plus tard *Ariel* était connu des hispanistes français, et son auteur considéré par eux comme l'un des représentants les plus éminents de la littérature américaine. La preuve, nous l'avons dans une lettre que nous avons pu lire à l'*Archivo Rodó*, qui date du 1^{er} mai 1908 et qui atteste que le professeur Martinenche, de la Sorbonne, avait eu le livre en main. Cette lettre montre aussi qu'à la Faculté des Lettres de Bordeaux, et tout particulièrement au *Bulletin hispanique* de Georges Cirot, on était tout disposé à publier une chronique sur le maître uruguayen. L'auteur de cette lettre est Charles Lescas, alors jeune étudiant attiré par la littérature (il écrivait des contes) et la critique littéraire qui, à l'occasion d'un voyage dans le Río de La Plata, put rencontrer Rodó, que ses parents connaissaient, à Montevideo⁹. Quelque temps après son retour à Paris, Charles Lescas adressa sa missive au maître uruguayen à son

8. Cf. Georges Cirot, in « compte rendu » de l'étude de G. Zaldumbide, *Montalvo y Rodó*, *Bulletin hispanique*, t. XLII, 1940, 403, p. 263-265.

9. Le nom de *Lesca* ou *Lescas* est un nom méridional français. Une famille de *Lesca* a contribué au développement des « saladeros » uruguayens dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Sur la contribution française à la formation sociologique de l'Uruguay, voir Jacques Duprey, *Voyage aux origines françaises de l'Uruguay*, Montevideo, 1952.

domicile : Cerrito 102 A. Elle est affectée du n° 27851 dans le fonds Rodó. Elle fut expédiée par le vapeur *Avon*, via Lisbonne, et affranchie à l'effigie de la Semeuse — heureux temps ! — à 25 centimes. Elle présente pour nous un intérêt suffisant — intérêt d'ordre affectif, entre autres, puisqu'il y est question du *Bulletin hispanique* — pour que nous publiions cet inédit. En voici le texte :

Distinguido señor y amigo,

Hace mucho tiempo que hubiera debido escribirle y casi tengo vergüenza de hacerlo tan tarde. Sin embargo espero que Ud. me disculpará porque ya debe suponer como tiene su tiempo tomado un Parisien que ha estado lejos de su ciudad durante cuatro meses. A mi llegada me encontré muy atrasado para mis estudios, y tuve que recuperar el tiempo perdido. En fin, ahora empiezo a poder llevar una vida normal y aprovecho para escribirle en seguida, para decirle qué grato recuerdo conservo de los ratos que pasé en su compañía, y también para anunciarle algunas noticias que le podrán interesar.

He visto varias veces al Señor Martinenche. Con él conversamos del movimiento literario en la América latina y por consiguiente de Ud. que todos los « Hispanistas » consideran aquí como uno de los principales representantes de ese movimiento. El Señor Martinenche piensa escribir durante las vacaciones unos cuantos artículos acerca de los escritores Uruguayos y Argentinos. Me dijo que no tiene : « Ariel » ; él lo ha leído porque alguien se lo prestó, pero creo que quisiera leerlo de nuevo y que estaría muy contento si Ud. le mandase un ejemplar de la edición nueva. Con este propósito le aconsejo de dirigirle los libros a su domicilio : 6 Rue Léon Cogniet y no a la Sorbonne ; el libro que Ud. le mandó mientras mi estadia en Montevideo no le llegó ; me encargó de decirle que si lo hubiese recibido ya tendría Ud. una contestación agradeciéndole por su envío.

Ahora, otra noticia : hace unos cuantos días estaba yo almorzando con un profesor de la Facultad de Letras de Burdeos, y le hablaba de mi viaje y naturalmente de Ud. « Lo que me dice Ud. es muy interesante, me dijo él ; Ud. debiera de escribir algo, un retrato del Señor Rodó, por ejemplo, « une sorte d'entretien avec lui, dans lequel « vous rapporteriez ses idées sur la littérature américaine en général « et où vous parleriez de la sienne en particulier ». Tengo un amigo, siguió, que estaría muy contento de tener un artículo de ese género para publicarlo en el : « Bulletin hispanique » de Burdeos que él dirige. » Hablaba del Señor Cirot, profesor de literatura española

en la Facultad de Burdeos. Yo le contesté diciéndole que la idea me gustaba mucho, que trataría de escribir algo que fuese digno del asunto y que por eso, antes quería escribirle a Ud. a fin de que me pudiera ayudar por una carta si posible, y también leer « Ariel » que igualmente me podría inspirar algunas ideas para semejante artículo.

He aquí todas las noticias que le pueden interesar. Yo llevo en París una vida muy agitada y muy ocupada. Voy a dar mi examen el mes que viene ; se puede decir casi que estoy en los últimos días de preparación y no me queda mucho tiempo para escribir cuentos como yo lo quisiera. Sin embargo no me faltan proyectos, y puesto que Ud. fué bastante bueno para decirme en el momento de la despedida, que le comunique mis « impresiones literarias », me propongo escribirle con respecto a este asunto por un próximo correo. Por este mismo correo le envió dos cuentos que escribí hace mucho tiempo : tengo otros que tal vez no serán mejores que estos dos, pero que me gustan más. Desgraciadamente no poseo más que los manuscritos, pero pienso hacerlos copiar con la máquina, y entonces se los enviaré.

No desespero de verle a Ud. por ésta, algún día. En todo caso, aguardo su contestación con impaciencia y también *Ariel*... Espero que Ud. está bien y su familia igualmente.

Rinda mis homenajes a su señora madre y a su señorita hermana y disponga de su amigo sincero y respetuoso,

Charles LESCAS

Viernes 1º de Mayo 08.

Mis padres me encargan de darle sus recuerdos¹⁰.

Après lecture de cette lettre, on peut se demander à quel moment *Ariel* fut traduit en français. En dépit de l'intérêt que les hispanistes français d'avant 1910 accordaient à *Ariel* et à son auteur — au moins à partir de 1908, comme le prouve la lettre reproduite ci-dessus — il fallut attendre assez longtemps, semble-t-il. A partir de 1909, ainsi que l'atteste la correspondance conservée à l'*Archivo Rodó* de la Bibliothèque nationale de Montevideo, l'Uruguayen Hugo D. Barbagelata entreprit une négociation serrée auprès de la maison Ollendorff, 50, Chaussée-d'Antin, Paris, IX^e, en vue d'obtenir que l'on éditât le maître de son pays. Les négociations, soit indirectes, soit directes, entre l'écrivain et la maison parisienne

10. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, II Secc. *Corresp. Série* : II. *Un* : 27.

n'aboutirent jamais, bien qu'elles semblent avoir duré de 1909 à 1914¹¹. On peut penser que l'intérêt de l'éditeur français fut stimulé par la présence à Paris de ce qu'il convient d'appeler le « groupe de 1910-1914 », nous voulons dire la nouvelle constellation des jeunes écrivains hispano-américains qui s'installèrent à Paris dans les années qui précédèrent immédiatement la première guerre mondiale : les Péruviens Francisco et Ventura García Calderón¹², Francisco Contreras¹³, le Bolivien Alcides Arguedas¹⁴, le Vénézuélien Rufino Blanco Fombona¹⁵, l'Argentin Leopoldo Lugones¹⁶, etc. Si l'écrivain lui-

11. Rodó écrivit à la librairie Ollendorff à la date du 14 août 1909. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, lettre à Rodó de Lucas Tomás Gibbes, directeur littéraire et financier de la section de langue espagnole de la maison d'édition, en date du 23 septembre 1909 : « Muy distinguido señor mío : Tuve el gusto de recibir su cartita del 14 del pasado y me apresuro, a confirmarle que esta casa se ocupará con sumo grado de la publicación de su obra [suivent des indications de prix et d'honoraires]... Tirada inicial 3.000 ejemplares no 5.000 como usted desea, porque conservamos los moldes de fundición los cuales nos permiten nuevas reimpresiones si fuese necesario.

« Por lo que respecta a la seriedad de esta casa, puede Vd. tomar informes en la casa de los señores Barreiro y Ramos nuestros amigos y representantes en esa.

« Ahora bien, esperamos que en lo sucesivo seremos sus editores exclusivos pues esta casa tiene interés especial en favorecer los escritores sud-americanos que como Vd. honran las letras castellanas.

« Esperamos pues su contestación para emprender en seguida esa edición.

« Le remitimos por correo una obra que servirá de tipo como forma y presentación. »

Il est probable que la lettre de Rodó se trouve dans les Archives de la maison Ollendorff aujourd'hui possédées par la maison Albin Michel.

Nous verrons ci-après qu'en 1914 la maison Ollendorff faisait encore des propositions à Rodó.

12. De Paris : ils écrivaient à Rodó. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo. De Francisco García Calderón qui avait un poste à la légation du Pérou en France : lettres du 12 février 1910 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 15 novembre 1910 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 6 septembre 1911 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 12 octobre 1911 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 20 novembre 1911 (*Ser* : II. *Un* : 156) ; 30 novembre 1911 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 12 décembre 1911 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 22 mai 1912 (*Ser* : I. *Un* : ?) ; 1^{er} juin 1912 (*Ser* : I. *Un* : ?).

[On sait qu'à Paris Francisco García Calderón lança la *Revista de América*.]

Il n'apparaît pas que Ventura García Calderón ait écrit autant à Rodó. Nous n'avons trouvé de lui que deux missives écrites depuis Paris : 27 décembre 1916 (*Ser* : ? *Un* : G, 69) et 31 décembre 1916 (*Ser* : I. *Un* : ?).

13. Francisco Contreras publiait des chroniques dans *Le Mercure de France*, revue qui faisait une place intéressante aux lettres hispano-américaines (cf. thèse de Liliana Samurovic, *Les lettres hispano-américaines au « Mercure de France » (1897-1915)*). Dans une lettre du 10 avril 1914, il promet à Rodó d'en consacrer une à *El Mirador de Próspero*, qu'il vient de recevoir (cf. *Archivo Rodó*, *Ser* : II. *Un* : 18).

14. Alcides Arguedas fut détaché à Paris comme second secrétaire de la légation bolivienne pour la France et l'Angleterre au printemps de 1910. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo : lettre de La Paz, 9 avril 1910.

15. Lettres à Rodó de Paris le 3 septembre 1912 ; 17 janvier 1913 ; 18 mars 1913 ; 10 juillet 1913.

16. Lettre de Lugones à Rodó de Paris avec en tête de la *Revue sud-américaine*, 29 janvier 1914.

même prit un contact direct par lettre avec l'éditeur Ollendorff¹⁷, d'autres et principalement Hugo D. Barbagelata s'entre-mirent pour lui auprès de l'éditeur parisien¹⁸. Mais la maison Ollendorff, craignant que l'intérêt pour *Ariel*, souvent réédité et qui datait de 1900, ne fût épuisé, s'intéressa surtout à la nouvelle œuvre de Rodó : *Motivos de Proteo* (1909). Il ne semble pas qu'elle ait pensé à une réédition d'*Ariel* autrement qu'au sein des *Obras Completas*¹⁹. Il s'agissait là d'une édition en langue espagnole, et il n'était pas question d'une traduction publiée par la maison Ollendorff à l'usage du public français. La spécialité de cette maison était d'ailleurs de faire l'inverse, c'est-à-dire de publier en espagnol des œuvres traduites du français²⁰. Selon les renseignements dont nous disposons, ce

17. *Vide supra*, p. 17, n. 11.

18. Le rayonnement de la maison Ollendorff auprès de la jeune génération des écrivains hispano-américains et de certains espagnols était grand et plusieurs incitèrent Rodó à s'adresser à elle. De Mexico, le 2 février 1910, Pedro Henríquez Ureña lui suggérait une édition chez l'éditeur parisien (cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : II. *Un* : 34).

Mais c'est de Paris que vinrent les exhortations les plus nombreuses et les plus véhémentes. Cf. lettre à Rodó de Pompeyo Gener, le 6 septembre 1909 : « He hablado de Ud. como Vd. se merece al secretario general de dicha casa [Ollendorff] que ahora edita obras en Español, y después de las gestiones necesarias ha quedado convenido que queda Vd. admitido como autor de la casa : de modo que toda obra que U. les remita será impresa y editada por la sociedad, y extendida por toda la Península ibérica y por todas las naciones de la América latina [suivent les conditions de rémunération offertes à l'auteur]. Lo he propuesto por lo mucho que me ha gustado su libro de U. [il s'agit de *Motivos de Proteo*.] y creyendo que así será U. más leído que editado en Montevideo » (*Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : II. *Un* : 9 (32)).

Nombreuses sont par ailleurs les lettres d'Hugo D. Barbagelata au sujet des négociations qu'il mena auprès d'Ollendorff en 1909 : 2 août 1909 (de Florence) ; 12 octobre 1909 (de Paris) ; 1^{er} novembre 1909 (Paris) ; 13 décembre 1909 (Paris). Mais, dans sa lettre du 3 décembre 1909 à Hugo D. Barbagelata, Rodó estimait ne pouvoir accepter les « conditions léonines » de la maison parisienne (cf. *Epistolario recogido por Hugo D. Barbagelata*, Paris, 1921).

19. L'*Archivo Rodó* de la Bibliothèque nationale de Montevideo recèle une pièce du 11 mai 1914 avec en-tête de la « Librería Ollendorff » qui a l'intérêt de montrer qu'à cette date — contrairement à ce que l'on pourrait penser étant donné l'échec des négociations de l'automne de 1909 — toute relation n'était pas rompue entre cette maison et Rodó. Elle révèle aussi ce qu'était, vue depuis Paris, la « valeur marchande » de l'écrivain uruguayen en 1914. Nous croyons utile de la reproduire : « Paris, le 11 mai 1914 — José Enrique Rodó.

« Dispuestos a hacer una nueva edición de todas sus obras.

« Derechos de autor : 10 % por ejemplar vendido durante toda su vida y cincuenta años después de su muerte a sus herederos. Liquidación semestral. Dividir « El Mirador de Próspero » en dos volúmenes porque la edición no tiene elegancia.

« También editaría cualquiera de sus obras aisladamente, excepción hecha de « Ariel » por haber sido editado muchas veces. Sin embargo este libro se incluiría en las obras completas. »

20. Cf. Jean-François Botrel, *op. cit.*

fut principalement l'écrivain Jules Supervielle qui s'occupa d'obtenir une traduction d'*Ariel*. Lui-même, dans la revue *La Poétique* — d'août-septembre 1909 — avait publié *La parabole de l'enfant*, traduction du huitième chapitre des *Motivos de Proteo*. Il demanda à Hérelle de traduire l'ensemble de cette œuvre²¹. Mais Hérelle lui répondit qu'ayant été très malade, il ne pouvait entreprendre un tel travail. Jules Supervielle chercha alors un autre traducteur digne de Rodó. Voici la lettre du 8 octobre 1909 où l'écrivain franco-uruguayen, disant son admiration pour le maître de Montevideo, exposait ses démarches :

Le 8 octobre 1909.

Cher Monsieur et ami,

Je viens de recevoir votre bienveillante lettre et je m'empresse de vous répondre au sujet de la traduction de vos « *Motivos de Proteo* ». Hérelle qui n'avait pas encore reçu votre livre que je lui annonçais dans une lettre m'a répondu qu'ayant été très malade il ne pouvait pas entreprendre un nouveau travail de traduction. Néanmoins je lui envoyais votre volume pour qu'il en prenne connaissance car j'avais grand intérêt à ce qu'il le lise. C'est un plaisir si grand que de faire connaître une œuvre comme la vôtre belle, forte, généreuse ! On a dit que « rien ne nous faisait autant de plaisir que de faire du bien ». Je crois qu'on pourrait dire que rien ne nous fait autant de plaisir que de faire connaître un beau livre et cela s'applique d'au-

21. Cf. lettre de Jules Supervielle à Rodó en date du 22 août 1909 : « Cher maître et ami, Je viens de publier dans « *La Poétique* » une traduction d'un des passages de votre admirable « *Motivos de Proteo* ». J'ai éprouvé un immense plaisir à écrire cette petite traduction et ce plaisir seul peut excuser mon audace dans une entreprise aussi hardie.

« J'ai appris il y a quelques jours qu'Hérelle, le traducteur d'Annunzio, qu'on m'avait dit mort, était en très bonne santé à Bayonne, dans les Pyrénées. Je vais lui écrire pour lui demander s'il veut traduire votre livre que je lui enverrai.

« Si vous le permettez je publierai encore un ou deux fragments de « *Proteo* » dans « *La Poétique* » où je dois faire paraître aussi une traduction de l'« *Oração ao paó* » de Guerra Junqueiro » (*Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, Ser : II. Un : 9/31). (Le texte de cette lettre a été publié par Roberto Ibáñez in *Fuentes*, Organo del Instituto Nacional de Investigaciones y Archivos Literarios, n° 1, Montevideo, 1961.)

Il semble bien que le projet de traduction en français de *Motivos de Proteo* — communiqué vraisemblablement par Rodó — ait éveillé de l'intérêt en Amérique du Sud. Dans une lettre écrite de Santiago du Chili, le 25 septembre 1909, Emilio Vaisse félicite déjà Rodó pour la version à laquelle procède Hérelle (*sic*), et lui demande s'il peut faire état de la nouvelle (*Archivo Rodó*, Ser : II. Un : 81). *La Nación* de Buenos Aires annonça le projet de traduction à ses lecteurs (cf. lettre de José María Serrano, qui, écrivant de Madrid, déclara avoir lu cette nouvelle dans le journal argentin *Archivo Rodó*, Ser : II. Un : 101).

tant plus au vôtre qu'en même temps qu'une magnifique œuvre d'art il est aussi une bonne action.

Comme l'état de santé d'Hérelle ne lui permet pas de traduire vos « *Motivos* » je vais m'adresser à un autre écrivain, beaucoup moins connu que lui il est vrai mais très artiste et connaissant fort bien l'espagnol. Je me ferai un plaisir de vous tenir au courant de mes démarches.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur et ami, avec mes sentiments les meilleurs l'assurance de mon affectueuse admiration.

Votre dévoué
Jules SUPERVIELLE.

Comme on le voit à cette lettre, il n'était pas encore question pour Jules Supervielle d'une traduction d'*Ariel*. Toute son attention était fixée sur l'œuvre qui venait de paraître : les *Motivos de Proteo*. Il fallut, semble-t-il, attendre plusieurs années pour que le « petit livre bleu » qui avait soulevé tant d'échos en Amérique latine fût proposé dans leur langue à la lecture de nos compatriotes. Il y eut quelques signes avant-coureurs. Le premier fut, en 1912, deux ans avant que le même phénomène ne se produisît à San José de Costa-Rica²², la publication en langue espagnole, à Paris, d'une revue intitulée *Ariel* : elle était dirigée par Alejandro Sux et se définissait comme « revista de arte libre ». En 1913, Francis de Miomandre, traducteur de talent, publiait dans la capitale française des *Pages choisies* de l'écrivain uruguayen (cf. Rodríguez Monegal, *op. cit.*, p. 1526). Un fragment de l'*Ariel* de Rodó, dû à J. F. Juge, avait déjà paru en français dans le *Bulletin de la Bibliothèque américaine*, Paris, novembre 1913, lorsque le 20 juin 1914 Jules Supervielle annonça à Rodó la publication prochaine d'une traduction complète d'*Ariel*, éditée sous les auspices du « Groupement des Universités et Écoles supérieures françaises ». Il s'excusait du long retard pris par cette publication pour cause de maladie du traducteur. Le « Groupement », qui joua pendant de longues années un rôle extrêmement important pour tisser des liens entre l'Université française et l'Amérique latine, entreprenait en quelque sorte de réaliser le travail de

22. On sait qu'en juin 1914 Rodó écrivit un prologue intitulé « El nuevo Ariel » pour la revue *Ariel* de San José. Cf. *Obras completas*, ed. Aguilar, p. 1197.

propagande « latine » qu'avait effectué pour les étudiants du Mexique l' « Escuela Nacional Preparatoria » en 1908²³. La traduction faite sous les auspices du « Groupement » n'est pas mentionnée par Emir Rodríguez Monegal dans sa liste des traductions françaises de Rodó²⁴, mais il semble que l'on ne puisse pas douter de son existence si l'on en croit les termes de la lettre de Jules Supervielle²⁵. Il est probable que le traducteur fut J. F. Juge, car une lettre d'Hugo D. Barbagelata, datée du 19 juillet 1914, écrite non plus de Paris, mais de Montevideo, où le jeune étudiant était revenu pour quelques mois, nous y incite. En même temps qu'il retransmet à Rodó les saluts que lui ont envoyés par lettre Alcides Arguedas et Francisco García Calderón, Hugo D. Barbagelata exprime sa joie d'avoir appris qu'un journal a fait référence à la traduction d'*Ariel* due à la plume de Juge²⁶. S'il ne s'agit pas de la traduction du fragment d'*Ariel* parue en novembre 1913 — la date à laquelle écrit Hugo D. Barbagelata nous en fait douter — c'est d'une traduction globale qu'il est question apparemment. Mais *Ariel* ne fut pas seulement traduit en France en 1914. A Paris, cette même année, un éditeur qui n'était pas Ollendorff se préparait à en publier le texte espagnol aux côtés des essais rodoniens sur *Montalvo*, *Bolívar*, *Rubén Darío* et *Liberalismo y Jacobinismo*, sous le titre de *Cinco ensayos* : c'était la vieille maison *Garnier Hermanos* qui s'était intéressée au marché de langue espagnole bien avant Ollendorff. En effet, l'*Archivo Rodó* de la Biblioteca Nacional de Montevideo conserve une lettre de « Garnier Hermanos », du 12 juin 1914, qui, de Paris, demande à Rodó les noms et les adresses de ses amis à qui envoyer son œuvre *Cinco ensayos* sur le point de paraître (*Ser* : II, *Un* : 9 /77)²⁷.

23. On sait que Porfirio Parra, directeur de « La Escuela Normal Preparatoria » de Mexico, fit imprimer *Ariel* et en organisa la diffusion pédagogique. Cf. *Archivo Rodó*, lettres des 29 septembre 1908 et 13 janvier 1909.

24. *Op. cit.*, p. 1525.

25. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : II. *Un* : 43. Dans la même lettre, Jules Supervielle annonce également comme prochaine la publication de la traduction de *Motivos de Proteo*.

26. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : I. *Un* : ?

27. Cette édition n'est pas signalée par Emir Rodríguez Monegal dans sa « bibliografía crítica », in *Obras completas*, ed. Aguilar, p. 1508. Par contre est mentionnée

Il est évident qu'à partir d'août 1914 le sentiment de latinité exprimé par *Ariel* prit en France, dans le contexte de la guerre franco-allemande, un sens de vive actualité. Déjà en 1909, lorsque Anatole France était passé à Montevideo, Rodó avait exprimé l'idée que la France était la suprême fleur de la « civilisation latine », généreuse et vouée à l'idéal, opposée à la force brutale et à la mentalité utilitariste :

Vemos en ella la suprema florecencia de esta alma latina que vela, en los siglos, sobre el mundo, para mantener, sobre los desbordes de la fuerza y sobre los incentivos de la utilidad, la enseña augusta del ideal desinteresado... (Discours prononcé au cours du banquet offert à Anatole France, le 16 juillet 1909. Cf. éd. *Aguilar*, p. 579.)

Rodó, on le sait, fut logique avec lui-même. Au nom du principe de latinité, dès que la guerre éclata, tout comme Rubén Darío et d'autres modernistes, il prit position sans équivoque par des articles retentissants²⁸ qui, sinon à Montevideo, du moins à Buenos Aires, provoquèrent de vives polémiques²⁹.

l'édition des *Cinco ensayos* qui parut à Madrid en 1915, et dont Rufino Blanco Fombona annonça la sortie à Rodó, dans une lettre écrite de Madrid le 26 septembre 1915 (*Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : II. *Un* : 9/10). Nous n'avons pu vérifier si l'édition Garnier Hermanos parut effectivement à Paris.

28. Le 3 septembre 1914, dans *La Razón*, il publiait son manifeste « La causa de Francia es la causa de la Humanidad » qui affirmait la solidarité de l'Amérique latine avec la France (« la gran nación de su raza y de su espíritu »). Cf. ed. *Aguilar*, p. 1220.

29. Tandis qu'il recevait plusieurs lettres de félicitations d'Uruguayens d'origine française (dont le président du « Club français » de Montevideo) un certain José María López lui fit parvenir de Buenos Aires, en date du 4 octobre 1914, une lettre extrêmement irritée qui démolissait la mythologie latine de Rodó. L'essentiel mérite d'en être restitué. L'auteur ironise sur le sentiment de solidarité de « la race » dont parle Rodó dans son article de *La Razón* en signalant que 70.000 Hindous viennent d'arriver sur le « continent » afin de lutter pour ce que Rodó baptise la « cause de l'Humanité ». Les Latino-Américains obéissant aux sentiments de sang et de race invoqués par Rodó ne devraient-ils pas contribuer à les approvisionner? : « Espero tome esa iniciativa que de seguro contará con la adhesión de toda la prensa cosaca del Río de la Plata » « ¿así contribuimos a la causa de Francia que según Rodó y los pardos bazanes del Río de la Plata, es la causa de la Humanidad? » « El otro día cuando saboreaba su artículo en *La Razón* en que Vd. nos dice que nosotros los latino-americanos debemos estar con Rusia (lo de Rusia lo pongo yo), Inglaterra y Francia no puede Vd. imaginarse lo que mi espíritu me decía al llegar a estas frases : que la alianza de Francia e Inglaterra le parecía la más hermosa y simpática armonía que pudiera presenciarse en este mundo ! ¡ Oh ! señor Rodó de su pluma no saldrá jamás un disparate más grande que ése ! ¡ Fobre Rodó ! Es un orfebre del estilo, pero un hombre como los demás ! » « Llamarle *simpática armonía* a la actitud de Inglaterra es todo un sarcasmo ! »

Après avoir rappelé que l'Angleterre est l'ennemi séculaire de la France et que, n'était le développement de la marine commerçante de l'Allemagne que l'Angleterre veut briser, la religion et la race devraient la rapprocher de l'Allemagne,

Sans réticence, il donna son patronage à des organisations et manifestations francophiles à Montevideo (sur ce domaine, l'*Archivo Rodó* contient plusieurs documents). Il nous paraît significatif qu'il ait choisi alors de signer du pseudonyme d'« Ariel » les commentaires qu'il publia sur le conflit franco-allemand dans le journal *El Telégrafo* (chronique intitulée *La guerra a la ligera*). Revenant par cette signature à son mythe de 1900, il laissait comprendre que, selon lui, sur le sol européen se renouvelait, sous une autre forme et dans d'autres conditions, le conflit entre « Ariel » et « Caliban » qu'il avait évoqué pour l'Amérique. C'est pourquoi, lorsque l'auteur d'*Ariel* décida de partir pour l'Europe (il quitta Montevideo le 14 juillet 1916), des intellectuels français, et tout particulièrement l'Université, s'apprêtèrent à rendre un majestueux hommage à un écrivain que la Société académique d'Histoire de Paris avait fait membre actif et honoré d'une médaille d'argent, d'un diplôme et d'un insigne dès le 28 décembre 1910³⁰. Le 8 août 1916, de Paris, Juan Carlos Blanco écrivait à Rodó pour lui dire qu'il recevrait en Europe des hommages semblables à ceux que lui avaient fait ses compatriotes à son départ de Montevideo³¹. Le 5 septembre 1916, de Paris encore, Hugo D. Barbagelata lui demandait de ne pas venir à Paris incognito. Les intellectuels hispano-américains espéraient bien — disait-il — lui offrir la réception qu'il méritait, indépendamment des hommages officiels qui étaient en préparation. Le correspondant uruguayen du maître l'incitait à vaincre sa modestie pour ses amis et à ne pas rejeter les preuves d'amitié que les Français

l'auteur s'écrie : « ¡ Y pensar que en el Río de la Plata los pardos bazanes la sostienen : Lugones, el condecorado Payró, Javier de Viana etc... ». Après avoir dit que ces écrivains sont comme doña Emilia Pardo Bazán descriptifs, mais sans profondeur philosophique, il s'en prend à Lugones qui, récemment, a exalté la flotte britannique pour mieux s'indigner ensuite de l'armée allemande. Comme si flotte et armée n'étaient pas synonymes ! Il ajouta dans une note marginale : « Días pasados Javier de Viana llamaba a los alemanes : bárbaros, ¿no será él más bárbaro? »

Comme on le voit, c'est un point de vue antianglais plutôt qu'antifrançais qui inspirait l'auteur de cette lettre lorsqu'il montrait la fragilité de la notion de « solidarité latine » mise en avant par Rodó.

30. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, Ser : II. Un : 17/9 a.

Le 22 juillet 1913, la Société académique d'histoire internationale de Paris lui octroyait une médaille d'or (cf. *Archivo Rodó*, Ser : II. Un : 17, 17 bis). Il ne semble pas que Rodó ait réglé la cotisation qui lui était demandée si l'on en juge par le rappel du 15 février 1916 (*Archivo Rodó*, Ser : II. Un : 17-22).

31. *Ibid.*, Ser : II. Un : 6-8.

se plaisent à donner à ceux qui aiment la France et ont confiance en elle³². Pourtant, il semble que tout le monde ignore son arrêt de cinq jours à Marseille (vers la mi-août) à l'occasion du voyage qui mena l'écrivain de Barcelone à Gênes (où il arriva le 17 août). Son journal mentionne simplement qu'il assista à l'*Hérodiade* de Massenet à l'Opéra de Marseille et qu'en compagnie de son ami Echeñique il eut une aventure galante avec deux « nymphes » rencontrées sur la Canebière (cf. ed. *Aguilar*, p. 1487). Le 1^{er} octobre 1916, une carte postale d'Hugo D. Barbagelata annonça à Rodó, de la capitale française — à ce jour, le maître uruguayen venant de Livourne, Lucques, Pistóia, arrivait à Florence — que les intellectuels latino-américains de Paris et la Société des Gens de lettres se préparaient à le recevoir comme il le méritait³³. Le 30 octobre, tandis que toute la colonie latino-américaine de Paris était dans l'attente et que certains — tel Ventura García Calderón — en voulaient à Rodó de son silence, Hugo D. Barbagelata lui faisait parvenir une notice biographique en français qu'il avait préparée pour la presse³⁴. Début novembre 1916, des intellectuels français, dont l'intérêt avait été piqué par la notice biographique s'enquéraient auprès de Hugo D. Barbagelata de la personnalité de Rodó avec sympathie³⁵. La Commission parlementaire pour l'étranger et le « Groupement » des Universités, où Hugo D. Barbagelata se montrait très actif, donnèrent leur appui à un projet d'articles de journaux et de revues, informés aux sources, à paraître sur le maître uru-

32. Cf. *Archivo Rodó*, B. N. Montevideo, *Ser* : II. *Un* : 6-24.

33. *Ibid.*, *Ser* : II. *Un* : 6-39.

34. *Ibid.*, *Ser* : II. *Un* : G 50.

35. Lettre d'Hugo D. Barbagelata du 7 novembre. *Ibid.*, *Ser* : ? *Un* : 6-54.

En fait, c'est bien avant que le nom de Rodó avait été porté à la connaissance des Français lettrés. Le 19 janvier 1913, l'éditeur Henri Martinville avait envoyé à l'écrivain uruguayen, pour correction, les épreuves typographiques d'une notice biographique sur lui qui devait paraître dans un *Dictionnaire illustré de l'Amérique latine* auquel collaboraient entre autres Xavier de Carvalho, Rubén Darío, Gómez Carrillo, Manuel Ugarte (cf. *Archivo Rodó*, *Ser* : II. *Un* : 69).

Dans une lettre de décembre 1913, Hugo D. Barbagelata faisait savoir à Rodó que ses mérites étaient de plus en plus reconnus à Paris (cf. *Archivo Rodó*, *Ser* : I. *Un* : ?). Le 22 avril, 1915 le même correspondant avait signalé à l'écrivain uruguayen que la revue française *La Renaissance* avait publié dans l'un de ses derniers numéros la traduction du premier article de Rodó en faveur des alliés en lutte « contre le germanisme » (*Ser* : I. *Un* : ?).

guayen³⁶. Le consulat d'Uruguay — en l'occurrence un certain Del Priore — entra en contact avec le doyen de la Faculté des Lettres de Paris (Sorbonne) pour s'enquérir des réceptions que l'Université préparait à Rodó³⁷. Le 24 novembre, Hugo Del Priore, chancelier du consulat uruguayen, faisait état de l'impatience avec laquelle on attendait en France le penseur montevidéen : la Maison de la Presse³⁸ — disait-il — devait organiser une série d'articles pour préparer l'opinion, la Société des Gens de lettres attendait son arrivée pour donner une réception en son honneur, et l'Université de Paris, l'illustre Sorbonne, se préparait à accueillir avec tous les honneurs le plus éminent citoyen d'Uruguay (« el más eminente ciudadano del Uruguay »). A cette fin, le professeur Martinenche rendit visite au consulat d'Uruguay pour connaître la date de l'arrivée de Rodó qui, décidément, semblait fuir « le bruit des hommes » (« el ruido de los hombres »)³⁹. Le 27 décembre, date à laquelle l'Uruguayen se trouvait à Rome, c'était le Péruvien Ventura García Calderón qui écrivait à son tour de Paris, déclarant être dans l'attente et ignorer la date d'arrivée de l'Uruguayen. En même temps qu'il demandait son concours à l'homme de lettres le plus représentatif de l'Amérique (« el hombre de letras más representativo de América ») pour inaugurer une collection d'écrivains américains lancée par la maison Maucci de Barcelone, il l'informait que l'Université de Paris l'avait chargé de faire une anthologie des plus grands écrivains américains et, à cet effet, priait Rodó de lui indiquer, une fois arrivé à Paris, ses préférences en ce qui concernait ses propres œuvres⁴⁰. Trois jours plus tard, le 31 décembre 1916, le même Ventura García Calderón, en collaboration avec Gaston Picard, sollicitait à nouveau Rodó pour qu'il acceptât de répondre

36. *Op. cit.*

37. *Ibid.* et lettre d'Hugo D. Barbagelata du 11 novembre 1916. *Ibid.* : Ser : ? Un : 6.59.

38. Cette institution était au courant — du moins depuis plusieurs mois — de l'activité francophile de Rodó. Le 27 mai 1916, elle lui avait adressé à Montevideo une lettre pour le remercier du concours qu'il apportait à la cause de la France et de son effort pour promouvoir l'idéal de la solidarité latine (*Archivo Rodó* : Ser : II. Un : 139).

39. *Archivo Rodó*, lettre de Hugo del Priore, Ser : II. Un : 6-60.

40. *Archivo Rodó*, lettre de Ventura García Calderón, 27 décembre 1916 ; Ser : ? Un : G. 69.

à un questionnaire destiné à préparer une « enquête mondiale sur les personnalités littéraires les plus en vue⁴¹ ».

Le 5 avril 1917, alors que Rodó était arrivé malade le 3 avril à Palerme et s'était installé à l'hôtel des Palmes, ce fut l'éditeur Bernard Grasset qui lui écrivit de Paris. Il demandait au penseur « latin » de rédiger un livre où il exalterait le prestige de la France. La circonstance vécue — disait-il — faisait de son pays un point de mire idéal et sentimental pour d'autres peuples, et le moment était venu qu'un étranger ami et connaisseur des valeurs françaises les exprimât. García Calderón — ajoutait-il — lui avait annoncé son voyage à Paris et l'éditeur parisien lui demandait de signaler sa présence une fois arrivé⁴². Le 22 avril, l'un des derniers jours où Rodó, de plus en plus miné par le mal, fût sorti de son hôtel de Palerme pour une promenade, Hugo Del Priore le relançait à nouveau. Il lui écrivait — disait-il — dans l'espoir que le maître terminait ses préparatifs pour le voyage tant attendu à Paris. Les mois de mai et de juin — expliquait Del Priore — sont les plus favorables, car c'est alors que sont donnés les derniers cours universitaires. On comptait toujours mener Rodó à la Sorbonne, où l'un des principaux hommages préparés à son intention serait rendu. Hugo Del Priore faisait part également de son désir d'éditer lui-même une plaquette très soignée de morceaux choisis de *Motivos de Proteo* traduits en français, le tirage pouvant être de 150 à 200 exemplaires⁴³.

A cette date du 22 avril 1917 s'arrête la correspondance reçue de Paris par Rodó et aujourd'hui conservée à Montevideo. Tous les préparatifs parisiens pour recevoir l'auteur d'*Ariel*, préparatifs qui se heurtaient au grand silence énigmatique de celui-ci, étaient vains. L'attente qui durait depuis l'automne allait bientôt cesser. Quelques jours après ce 22 avril, où l'éditeur Bernard Grasset avait pris sa plume pour solliciter sa collaboration, le 28, Rodó commença à se sentir très mal. Le 29, il ne put se lever du lit. Transporté en état comateux

41. *Op. cit.*, Ser : I. Un : ?

42. *Ibid.*, Ser : ? Un : G. 85.

43. *Ibid.*, Ser : ? Un : G. 88. Cette édition-traduction d'Hugo del Priore parut sous le titre de *Quelques extraits de « Motivos de Proteo »*, Paris, 1917.

à l'hôpital de Palerme, il y mourut le 1^{er} mai 1917, à dix heures du matin, alors que le soleil illuminait de ses rayons la mer gréco-latine où il avait placé la source de la « civilisation ».

Ses amis de France, ignorants du drame, l'attendaient toujours. Les Latino-Américains du « Groupe de Paris » avaient longtemps incité Rodó à venir en Europe, ce lieu où, pensaient-ils, le maître uruguayen trouverait des éditeurs à sa mesure. Dès le 5 janvier 1914, ayant eu écho d'un bruit selon lequel Rodó se préparait à quitter Montevideo pour Buenos Aires, Hugo D. Barbagelata lui avait écrit de porter ses pas en Europe « ... donde un hombre de sus condiciones sería buscado con interés por los muchos editores de obras en castellano⁴⁴... ». En Europe? Comprendons principalement la France, où la maison Ollendorff n'avait cessé de s'intéresser à Rodó en dépit de l'échec des négociations entre l'écrivain et elle survenu en 1909 à propos d'une réimpression des *Motivos de Proteo*⁴⁵. Le 11 mai 1914 encore, nous l'avons vu, l'éditeur parisien lui avait fait savoir qu'il était disposé à publier une édition globale de toutes ses œuvres⁴⁶. Si dans ses offres de service la maison Ollendorff était évidemment poussée par l'esprit de gain, il ne pouvait pas en être de même pour les universitaires français qui désiraient rendre un hommage éclatant au maître uruguayen à l'occasion de sa venue à Paris à la fin de l'année académique 1916-1917. Mais leur hommage n'en était pas pour autant désintéressé, « désengagé ». Leur vénération était inspirée par une idéologie culturelle et par des raisons politiques. Carlos Real de Azúa a fort bien montré comment l'œuvre de Rodó a été constamment appréciée ou rejetée en Amérique en fonction de critères idéologiques, le protéisme et l'éclectisme de l'auteur ayant permis à chaque famille de pensée américaine d'y trouver des justifications partielles, mais n'en ayant satisfait totalement aucune⁴⁷. D'où pour l'ensemble, après l'enthousiasme des « arielistes » de 1900 à 1920 envi-

44. *Op. cit.* : lettre du 5 janvier 1914. *Ser* : I. *Un* : ?

45. *Vide supra*, p. 18, n. 18.

46. *Vide supra*, p. 18, n. 19.

47. Carlos Real de Azúa, *El problema de la valoración de Rodó*, in *Cuadernos de Marcha*, número 17, Mayo 1967, Montevideo.

ron⁴⁸, une tendance au rejet en dépit de quelque sympathie pour certains côtés de l' « arielisme⁴⁹ ». Les intellectuels et universitaires français de 1917 étaient eux aussi fortement conditionnés par la circonstance qu'ils vivaient. Avant toute chose, ils voulaient saluer en Rodó l' « ami de la France », celui qui avait pris parti, de 1914 à 1917, pour sa « cause » identifiée à celle de la « Civilisation ». Le message « latin » de Rodó s'était inspiré d'un fort courant de la pensée française d'entre 1870 et 1914, et c'était l'écho d'idées de certain maîtres — diluées et harmonisées par un tempérament intelligemment réceptif, doté de la classique « modération » uruguayenne — qu'il retrouvaient sous sa plume. Ils y reconnaissaient, délicatement mêlés, Taine et Renan, Guyau et Brunetière, P. Bourget, Faguet, Lemaître, M. Barrès, Léon Bourgeois, etc. « Le bruit d'ailes de l'esprit nouveau » dont avait parlé Eugène-Melchior de Vogüé à propos de l'immense frémissement spiritualiste et antiscientiste qui avait agité la fin du XIX^e siècle français, ils pouvaient le percevoir sous les portiques éclairés de la douce lumière atico-platéenne de Rodó. Bref, ils honoraient en l'auteur d'*Ariel* celui-là même qui, propagateur d'une idée de la latinité de l'Amérique où la France occupait la plus grande part⁵⁰, avait été discuté par Valera⁵¹ et Unamuno⁵²

48. La correspondance conservée à l'*Archivo Rodó*, entre autres, témoigne largement de l'ampleur de l'onde « arieliste » qui du promontoire uruguayen se propagea jusqu'aux Antilles et au Mexique, jusqu'au Chili, en Colombie et en Équateur.

49. Cf. Carlos Real de Azúa, *op. cit.*

50. Il semble bien que l'idée du caractère « franco-latin » de l'Amérique non anglo-saxonne se soit développée dans certains milieux français à la fin du XIX^e siècle. Il est symptomatique que José Martí puisse prêter les paroles suivantes à Lesseps dans le discours qu'il prononça à New York pour les fêtes de la statue de la Liberté en 1886 : « ¡Hasta luego en Panamá! donde el pabellón de las treinta y ocho estrellas de la América del Norte irá a flotar al lado de las banderas de los Estados independientes de la América del Sur y formará en el nuevo mundo para el bien de la humanidad, la alianza pacífica y fecunda de la raza francolatina y de la raza anglosajona » (*Fiestas de la Estatua Libertad*).

51. L'esthète Juan Valera qui avait déjà consacré le jeune Rubén Darío d'*Azul*, louangea en Rodó le prêtre du Beau, mais reprocha à l'auteur d'*Ariel* l'oubli de la mère patrie : « Pero yo no puedo negarlo : en su libro hay algo que me apesadumbra : el olvido de la antigua madre patria, de la casta y de la civilización de que procede la América que se empeñan en llamar latina... » « ... puedo yo lamentar la absoluta carencia de lo castizo y propio que en su disertación se nota... »

« ¿a qué quiere el Señor Rodó que aspiren los americanos latinos, ya que así se empeñan en llamarse, por no llamarse ibéricos o españoles? » (in *Nuevas cartas americanas. A la Nación*, Madrid, 10 de Octubre de 1900; *Obras completas*, ed. Aguilar, Madrid, 1947, III, p. 580 b).

52. Le Basque Unamuno se sentant très Basque, donc « prélatin » et conséquem-

au nom de l'hispanité de l'Amérique de langue espagnole⁵³.

* * *

Aujourd'hui, cinquante-quatre ans plus tard, l'Université française convie à nouveau ses maîtres et ses étudiants à honorer le penseur uruguayen. Cet hommage est à la fois plus discret et moins « engagé ». Il est fondé principalement sur l'étude intime et approfondie de l'œuvre de l'écrivain. Le jeune homme de trente et un ans qui, dans *Ariel*, s'était dissimulé sous les traits du maître Próspero entouré de ses disciples eût sans doute accepté cet hommage alors même qu'il sembla fuir celui, beaucoup plus solennel, que lui préparait Paris en 1917. Peut-être aussi eût-il éprouvé quelque joie à savoir quelles significations nouvelles les étudiants français de 1971 seraient capables d'attribuer au message d'*Ariel* en fonction de leur propre situation de fils des classes moyennes aisées d'un pays relativement industrialisé. Évidemment, ce n'est plus l'idée latine qui les attache à l'œuvre. Bien qu'ils rejettent l'élitisme

ment peu attiré par la pensée française, refusa la thèse d'une « latinité » de l'Amérique trop marquée de « francité ». Il reprochait à Rodó de sentir son *Mercure de France* :

« Es una producción profundamente latina, y yo, aunque escribo en un romance (hace años escribí algo en vascuence, pero lo dejé), nada tengo de latino » (lettre à Rodó, du 5 mai 1900, in *José Rodó, Obras completas*, ed. E. Rodríguez Monegal, Aguilar, Madrid, 1967, p. 1376).

« Véolo a usted también muy influido por la cultura francesa — acaso en exceso, es decir, con demasiado predominio — y lo francés me es poco grato » (*Ibid.*).

« ... pero ; he leído tantas veces todo eso en autores franceses ! Parecíame un eco del *Mercure* » (lettre à Leopoldo Alas, *op. cit.*, p. 1378 b).

53. Il est significatif que Leopoldo Alas, favorable sans restriction à *Ariel* dans son article *El Imparcial* de Madrid du 23 avril 1900, ait interprété le livre assez unilatéralement dans le sens d'une exaltation de l'hispanité : « ... lo que Rodó pide a los americanos es que sean siempre... lo que son, es decir españoles, hijos de la vida clásica y de la vida cristiana. »

En fait, les intellectuels espagnols, « engagés » eux aussi dans leur circonstance, toujours plus ou moins colonialistes culturellement à l'égard de l'Amérique de langue espagnole, n'étaient pas préparés à admettre que celle-ci fût autre chose que « castiza ».

Sur le rejet de la notion de « latinité » de l'Amérique en Espagne, voir notamment les lettres de J. Valera à Enrique García Merou (16 avril 1888 ; 23 avril 1888 ; 7 mai 1888 : *Obras completas*, ed. Aguilar, III, p. 234-246). Dans sa série *Quejas de los Rebeldes de Cuba*, de 1896, à l'adresse du Cubain indépendantiste Rafael María Merchán, on glane la phrase : « Espera y pretende que Cuba continúe siendo latina, que es el epíteto que gustan de darse ahora muchos hispano-americanos para no llamarse españoles. Todos han de ser latinos, aunque no hayan pasado del *quis, quoe, quod, vel quid* » (*Obras completas*, III, p. 1020).

de Rodó, ils retiennent avant tout ce qui, dans *Ariel*, est mise en garde contre les perversions utilitaristes d'une « civilisation de consommation » en un âge qui, comme l'eût dit Saint-Simon, est « de vile bourgeoisie ». Puisse cette nouvelle réception, qui vient prolonger celles qui l'ont précédée, confirmer l'universalité de Rodó, puisque, par définition, un auteur universel est un auteur dont les sens se réactualisent sans trêve et ne sont jamais épuisés !

NOËL SALOMON.

P. S. Au moment de corriger les épreuves de l'étude précédente, nous croyons devoir compléter sa note 1 en signalant que c'est José Enrique Rodó lui-même qui a induit en erreur ses biographes et les a incités à placer sa naissance en 1872 et non en 1871 comme le veut son acte de baptême. Dans une lettre à Manuel Ugarte (datée du 15 avril 1904) qui se trouve à l'*Archivo Manuel Ugarte* à Buenos Aires (nous en devons la copie à l'amabilité du Père Jean-Martin Lassègue, O. P.), il fournit sa biographie pour le livre *La joven literatura hispano-americana. Pequeña antología de prosistas y poetas*, qu'Armand Colin publia à Paris en 1906. Il écrit : « ¿Mi biografía? [...] Nací en 1872... »....

Ajoutons également qu'une page d'*Ariel* fut retenue par M. Ugarte pour cette anthologie éditée à Paris.
